

littérature

La grande falsification : l'art contemporain, une religion d'Etat qui est une vraie bulle spéculative...

A quoi sert l'art contemporain ? Si vous faites partie de ceux qui n'éprouvent pas grand-chose devant des œuvres dites d'art contemporain, rassurez-vous : vous n'êtes pas une personne inculte et insensible... C'est justement pour vous rassurer qu'il faut lire le livre du professeur Jean-Louis Harouel, "La grande falsification : l'art contemporain", dans lequel l'auteur démonte tous les mécanismes liés à l'art contemporain. En clair, on comprend que dans une grande majorité de cas, il s'agit surtout de fumisterie, voire d'imposture, pour reprendre les termes de Jean-Louis Harouel, un professeur de droit réputé. Mais comment a-t-il été amené à s'intéresser à ce sujet ? "Je suis juriste de formation, mais je suis aussi historien du droit et c'est une discipline qui ouvre très largement les champs possibles de la recherche universitaire et qui inclut la sociologie, à la limite de la sociologie de l'art et de la sociologie politique. D'autre part, j'ai toujours été intéressé par ces questions. J'ai vu dans les années 60 débarquer l'art contemporain et j'ai eu le sentiment que nous étions vraiment dans un monde de fous. À partir de là, j'ai cherché à creuser cette piste... C'est donc une très vieille histoire entre moi et le prétendu art contemporain..." Dans cet ouvrage, Jean-Louis Harouel explique en quoi l'art contemporain n'a finalement pas grand-chose à voir avec l'art : "Tout cela est une fumisterie extrêmement pédante qui prétend apporter, à travers toutes ces choses, toutes ces installations plus ou moins délirantes, toutes ces provocations, au public une révélation absolument extraordinaire avec des choses cachées. C'est là toute la prétention de ce que l'on appelle l'art contemporain qui, dans l'ensemble - il y a toujours quelques exceptions - n'a rien à voir avec l'art..." Pourquoi la France est-elle aussi en pointe dans ce domaine ? "En fait, c'est une religion, en France, c'est une religion séculière d'État. Marcel Duchamp, lorsqu'il a exposé un urinoir en 1917 à une exposition d'art de New York sous un pseudonyme, avait le sentiment de ne pas faire de l'art, mais de cracher sur l'art... Dans les années 50, Marcel Duchamp a été agréablement surpris et étonné de voir que toute une bande de gogos volontaires admiraient tout cela. Il a dit : Je leur ai jeté l'urinoir à la figure et voilà qu'ils en apprécient la beauté esthétique !" En réalité, derrière tout cela, et c'est ce que permet de comprendre cet ouvrage, il y a surtout des réseaux de financements publics bien organisés : "Il y a de l'argent, beaucoup d'argent, car l'État consacre des sommes prodigieuses à ces fumisteries. On nous dit que le budget de la culture est le seul budget qui ne va pas subir de restrictions et il ne faut pas se faire d'illusions puisque c'est essentiellement pour financer les impostures de l'art contemporain. Les collectivités territoriales rivalisent de sottises dans ce domaine !" Pour comprendre à quel point il s'agit d'un État dans l'État, il faut savoir qu'il y a au ministère de la Culture, "des gens que l'on appelle des inspecteurs de la création. C'est un corps mystérieux, qui ne rend de comptes à personne, qui fait ce qu'il veut, qui choisit les créateurs de son choix et qui subventionne ce qu'il veut !" Outre toutes les dérives que l'on peut imaginer en termes de subventions publiques, il y a aussi une volonté de créer un marché financier artificiel autour de l'art contemporain. Et pourtant, c'est un secteur qui ne profite pas aux créateurs français : "Depuis 30 ans, depuis Jack Lang, l'essentiel des achats de prétendus arts contemporains opérés par les institutions publiques françaises se sont faits à New York, au bénéfice du marché de la place financière artistique new-yorkaise. Intrinsicquement, l'art contemporain ne vaut rien et on peut produire des effets spéculatifs extraordinaires ! Si vous devez une somme considérable à quelqu'un, vous ne pouvez pas la lui donner officiellement, mais si vous achetez dans une salle des ventes une œuvre sans aucun intérêt artistique d'un prétendu artiste dont on gonfle brutalement la cote, à ce moment-là, vous pouvez, d'une manière tout-à-fait légale, faire passer une somme à quelqu'un. Finalement, cela permet le blanchiment d'argent... Du reste, dans le monde entier, les mafias se sont servies des effets de spéculation qu'elles provoquaient sur certaines prétendues œuvres d'art pour blanchir très facilement de l'argent. Ensuite, il faut savoir que l'art contemporain, c'est à peu près une cinquantaine de personnes dans le monde et ce sont des gens qui ont d'immenses disponibilités financières à placer. Dans la mesure où les moyens de placement solvables et liquides ne sont plus aussi nombreux que cela, depuis que les bons du trésor américain ne sont plus fiables, le prétendu art contemporain est un placement qui permet d'investir des sommes gigantesques avec la perspective de la revente facile, dès l'instant que le réseau maintient les prix". Pour illustrer les excès de ce phénomène, Jean-Louis Harouel nous donne l'exemple suivant : "Il y a eu, il y a quelques mois, une exposition d'art contemporain dans un émirat et l'émir et sa famille, qui étaient des gens raisonnables, ne se sont pas précipités pour acheter. C'était un mauvais coup pour l'art contemporain... Eh bien, François Pinault a sauté dans son jet personnel pour acheter très cher une absurdité quelconque et tout le monde a fait comme lui ! Il y a des effets de snobisme et des effets de connivence chez des gens qui ont besoin de ces immenses valeurs financières pour placer leurs capitaux et récupérer leurs capitaux quand ils en ont besoin. C'est une véritable bulle spéculative..." L'art contemporain et ses secrets, c'est l'objet de l'enquête passionnante du professeur Jean-Louis Harouel. A lire absolument.

"La grande falsification : L'art contemporain"
de Jean-Louis Harouel est publié aux Editions Jean-Cyrille Godefroy.

